



**HAL**  
open science

## Le Liban-Sud entre deux générations de réformistes

Sabrina Mervin

► **To cite this version:**

Sabrina Mervin. Le Liban-Sud entre deux générations de réformistes. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 2002, Débats intellectuels au Moyen-Orient dans l'entre-deux-guerres, 95-98, pp.257-266. halshs-01726247

**HAL Id: halshs-01726247**

**<https://shs.hal.science/halshs-01726247>**

Submitted on 10 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Citer cet article :** Sabrina Mervin, « Le Liban-Sud entre deux générations de réformistes », « Débats intellectuels au Moyen-Orient dans l'entre-deux guerre », *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, n°95-98, 2002, pp. 257-266. <http://remmm.revues.org/index235.html>

**Sabrina Mervin** est historienne, chercheuse au CNRS, habilitée à diriger des recherches, membre du CéSoR – Centre d'études en sciences sociales du religieux <http://cesor.ehess.fr/2015/02/17/sabrina-mervin>

## Le Liban-Sud entre deux générations de réformistes

- 1 Fondée en 1909, au lendemain de la révolution jeune-turque, alors que la Constitution et les libertés publiques avaient été restaurées dans l'Empire ottoman, la revue *al-'Irfân* s'imposa comme la revue culturelle chiite moderniste de langue arabe<sup>1</sup>. Elle réussit à durer alors que bien d'autres revues de ce type, telle *al-'Ilm*<sup>2</sup>, ne connurent qu'une existence éphémère. Aussi devint-elle en quelque sorte le pendant chiite du *Manâr*, l'organe salafiste dirigé par Rashîd Ridâ, le disciple le plus actif de Muhammad 'Abduh. Les deux revues entretenirent d'ailleurs un dialogue houleux et polémique, entre 1909 et 1914, qui allait reprendre en 1926.
- 2 *Al-'Irfân* était toutefois moins élitiste qu'*al-Manâr* : la revue touchait un public socialement plus composite, qu'elle attirait par des illustrations et retenait par des rubriques pratiques, destinées non plus à de fins lettrés, comme les articles de fond, mais aux agriculteurs ou bien aux ménagères. C'est qu'*al-'Irfân* était née dans une région rurale : le Jabal 'Amil (actuel Liban-Sud). Son fondateur et directeur, Ahmad 'Arif al-Zayn (1884-1960), espérait bien réformer sa société, la mener vers la voie de la civilisation et du progrès (*madaniyya, taraqqî*), en accord avec les préceptes et les valeurs morales de l'islam. C'était donc à la population 'âmilite, en majorité chiite, qu'il s'adressait d'abord dans sa revue. S'il avait installé les locaux d'*al-'Irfân* aux portes du Jabal 'Âmil, c'est-à-dire à Saïda, c'était pour mieux tirer profit de cette ville-frontière à majorité sunnite, ville de contacts où une bourgeoisie commerçante pouvait soutenir ses efforts et servir de relais aux idées nouvelles venues de Beyrouth ou de Damas. Ses collaborateurs les plus proches, Ahmad Ridâ (1872-1953) et Sulaymân Zâhir (1873-1960), étaient cependant demeurés tous deux à al-Nabatiyya, au cœur du Jabal 'Amil. Ainsi, la revue *al-'Irfân* était profondément ancrée dans la région qu'elle faisait découvrir aux lecteurs extérieurs. Parallèlement, ses animateurs poursuivaient le but d'ouvrir leurs lecteurs 'âmilites au monde afin de les faire participer aux mouvements, aux débats et aux changements qui secouaient les sociétés de ce début du xx<sup>e</sup> siècle.
- 3 Durant ses premières années d'existence, *al-'Irfân* avait délivré son credo réformiste en appelant, surtout, au développement de l'instruction et à l'enseignement des sciences profanes pour lutter contre l'illettrisme qui sévissait au Jabal 'Âmil. Après avoir soutenu les efforts de réforme des Jeunes-Turcs, elle avait rejoint le camp des arabistes avec le même souci de trouver une place pour le Jabal 'Âmil au sein d'une entité politique qui lui laissât une part d'autonomie<sup>3</sup>. Aussi, après l'établissement du mandat français et l'intégration du Jabal 'Amil dans un nouvel État nommé le Grand-Liban, en 1920, la revue se remit à prôner des idées nationalistes en revendiquant l'unité avec la Syrie — dans les limites de ce que lui permettait

la censure exercée par les autorités mandataires<sup>4</sup>.

4 Les principaux animateurs d'*al-'Irfân* appartenaient à un nouveau groupe d'acteurs sociaux au Jabal 'Âmil, qui s'était constitué à la faveur des *tanzî-mât* ottomanes, et auquel la presse avait permis d'apparaître et de s'imposer comme des acteurs politiques de premier plan à l'échelle de la région. Issus de familles de commerçants, parfois de notables (*wujahâ'*), ils avaient étudié dans les écoles 'âmilites traditionnelles où ils avaient suivi la même formation que les futurs ulémas, dans les disciplines de la langue arabe et des sciences religieuses (grammaire, rhétorique, logique, *fiqh*, *usûl al-fiqh*, etc.). Aussi les gratifiait-on du titre de *shaykh*. Toutefois, contrairement aux futurs ulémas, ils ne faisaient pas partie des quelques « familles de science » qui pourvoient la région en clercs et ils n'exerçaient pas de fonctions religieuses. Ils vivaient de commerce, ou bien entraient dans la fonction publique, tout en s'adonnant, parallèlement, à l'écriture d'ouvrages et d'articles de presse. Pour bien les distinguer du corps des ulémas, je les ai appelés « les lettrés » (Mervin, 2000 : 66-6).

La revue *al-'Irfân* était donc, en grande partie, un produit de ces lettrés qui y construisaient l'identité du Jabal 'Amil — notamment en écrivant son histoire —, y exposaient leurs conceptions des affaires religieuses et y développaient leurs idées politiques. Des ulémas collaboraient, eux aussi, à *al-'Irfân* : ils rédigeaient des articles, composaient des poèmes, ou bien participaient aux débats de la rubrique « correspondance et controverses » (*al-murâsala wa al-munâzara*). Une grande partie des clercs du Jabal 'Âmil, cependant, ne partageaient pas les idées des lettrés qui animaient la revue, et le fossé entre les deux groupes se creusa tout au long du mandat français. Alors que les lettrés campaient sur leurs positions nationalistes, les ulémas, peu à peu, acceptèrent le principe du mandat et l'intégration du Jabal 'Amil au Grand-Liban, jouant ainsi le jeu des notables et des *zu'amâ'*, les chefs politiques traditionnels. Par ailleurs, les positions modernistes d'*al-'Irfân* n'étaient pas pour plaire aux religieux traditionalistes. Certains ulémas et non des moindres dans la hiérarchie chiite locale, partageaient toutefois les vues des animateurs d'*al-'Irfân*, et entretenaient avec eux de réelles relations d'amitié que nul désaccord ne vint troubler. C'était surtout le cas de Muhsin al-Âmîn (1867-1952)<sup>5</sup>.

6 Issu d'une famille de *sayyid-s* (descendants du Prophète) qui donna de grands ulémas au Jabal 'Amil, Muhsin al-Amîn avait accompli le parcours nécessaire pour pouvoir assumer, à son tour, de hautes fonctions religieuses. Il commença son cursus en sciences religieuses dans les écoles du Jabal 'Âmil, puis alla poursuivre sa quête du savoir à Najaf, haut lieu de l'enseignement chiite, situé en Irak, où il étudia auprès des plus grands maîtres, pendant une dizaine d'années. Il en sortit avec des licences de transmission et d'*ijtihâd* attestant son savoir et ses compétences. Ce fut auprès de la petite communauté chiite de Damas qu'il alla les mettre en pratique, recommandé pour cela par l'un de ses maîtres, Muhammad Tâhâ Najaf<sup>6</sup>. Il s'installa donc dans le quartier chiite de Damas, al-Kharâb, en 1901. L'année suivante, Muhsin al-Amîn y avait déjà fondé une école primaire de garçons où il introduisit, peu à peu, les sciences profanes au côté des sciences religieuses. Il parvint à convaincre les notables du quartier d'apporter un soutien financier à son entreprise, et à vaincre les réserves des parents. Au début des années vingt, l'école s'agrandit, prit le nom de Muhsiniyya, tandis qu'une école de filles, la Yûsufiyya, ouvrait ses portes en face de l'école de garçons. La pédagogie mise en œuvre par Muhsin al-Amîn était devenue un modèle à suivre pour ses compatriotes 'âmilites. Ceux-ci, réunis en association, tentèrent de promouvoir un projet similaire qu'ils ne purent mener à bien, après des années d'efforts. Les rivalités entre grands *mujtahid-s*, qui se superposaient aux luttes politiques entre les notables, empêchèrent le « Collège 'âmilite » de voir le jour. Il fallut attendre 1938 pour que le *mujtahid* Abd al-Husayn Sharaf al-Dîn ouvrît, à Tyr, une école de ce type.

7 En 1924, Muhsin al-Amîn avait assis son autorité de *mujtahid* ; il était reconnu comme l'un des chefs spirituels de la communauté chiite locale<sup>7</sup>, et connu pour son œuvre réformiste. Au faîte de sa carrière, il pouvait désormais se permettre plus d'audace dans l'affirmation de ses idées réformistes. Il fut soutenu, en cela, par les lettrés d'*al-'Irfân*, par quelques rares ulémas, parmi ses pairs, et par de jeunes clercs qui achevaient alors leurs études à Najaf. Cependant, les milieux religieux, en général, accueillirent mal ses tentatives de réforme. De quoi s'agissait-il ?

8 La grande réforme qu'entreprit à cette époque Muhsin al-Amîn fut celle des rites de commémoration de la bataille de Karbalâ' et du martyr de l'imâm Husayn, en 680. Temps fort

du calendrier chiite, ces rites rassemblent les fidèles en leur permettant d'exprimer leur ferveur et leur passion ; on y pleure et on s'y exalte. Déjà, dans les années 1880, son maître Mûsâ Sharâra avait apporté des changements à ces rites en organisant les « séances de déploration » (*majâlis al-ta'ziya*), durant lesquelles on récite le drame de Karbalâ', l'assassinat de Husayn, de ses compagnons et de sa famille, et la capture des femmes des Gens de la Maison (*ahl al-bayt*), dont sa sœur Zaynab (al-Amîn, 1998 : 72-76 ; 1986 : vol. X, 173). Muhsin al-Amîn poursuivit l'œuvre de Mûsâ Sharâra : à son tour, il réorganisa ces séances, les systématisa et les rationalisa. Mais alors que Mûsâ Sharâra avait fait adopter aux récitants 'âmilites un recueil de séances compilé en Irak, Muhsin al-Amîn rédigea son propre recueil, *al-Majâlis al-saniyya*, qui ne tarda pas à devenir l'ouvrage de référence des récitants<sup>8</sup>. Le premier volume parut en 1924 avec, en tête, une introduction que l'auteur qualifiait d'« importante ». Il y énonçait une série de griefs contre les pratiques rituelles de 'Âshûrâ', telles qu'elles étaient observées par les fidèles, à Damas comme au Jabal 'Âmil.

9 En premier lieu, il dénonçait les récits mensongers rapportés par les récitants lors de séances de déploration ; son ouvrage, épuré de ces mensonges et autres affabulations, devait remédier à ce défaut. Ensuite, il s'en prenait aux rites d'auto-mortification auxquels se livraient les pénitents, lors de processions publiques (*al-mawâkib al-husayniyya*) ; il les interdit. Enfin, il jugea que la représentation du drame de Karbalâ', par des acteurs qui incarnaient les *ahl al-bayt*, était répréhensible, et il l'interdit aussi (al-Amîn, s.d., vol. 1 h 3-5). Peu après, Muhsin al-Amîn reprit ses accusations et réitéra son interdiction dans un journal de Beyrouth<sup>9</sup>.

10 À Damas, le *mujtahid* fut écouté par ses ouailles. Mais au Jabal 'Âmil comme dans les villes saintes d'Irak, sa tentative de réforme fut vivement critiquée. Muhsin al-Amîn répliqua aux attaques en développant et en réaffirmant ses positions dans un court traité, *Risâlat al-tanzîh (De l'épuration)*, publié à la fin de 1928<sup>10</sup>. Cette fois, il déclencha un scandale : à Najaf, des clercs rédigèrent des réfutations à son traité alors que les simples croyants les conspuaient dans la rue, lui et ses amis<sup>11</sup>. Car Muhsin al-Amîn bénéficiait tout de même de quelques appuis dans la ville sainte, auprès d'une petite poignée d'étudiants 'âmilites qui, conduits par Muhsin Sharâra (1901-1946), eurent le courage de se ranger du côté de la réforme, quitte à y risquer leurs vies. Muhsin Sharâra exposa ses opinions dans la presse irakienne (al-Khalîlî, vol. I, 1963 : 121-123). D'autres défendirent Muhsin al-Amîn dans les pages d'*al-'Irfân*, où un long débat opposa partisans et adversaires de sa réforme, jusqu'en 1931. Ce fut son directeur, Ahmad 'Ârif al-Zayn, qui dut mettre fin d'autorité aux répliques et aux réfutations qui se répondaient les unes aux autres<sup>12</sup>. On comprend mieux l'ardeur des protagonistes lorsqu'on mesure l'importance de la célébration de 'Âshûrâ', où se révèlent les particularités doctrinales, notamment celle de l'imamat, et où s'expriment, plus simplement, l'amour pour les *ahl al-bayt*, le dolorisme, et les frustrations quotidiennes des croyants. C'est une certaine idée du chiisme qui se jouait là.

11 Au cours de cette polémique, Muhsin Sharâra apparut comme un jeune clerc audacieux, dans ses idées et dans ses actes, mais ce n'était pas la première fois qu'il se distinguait par son « avant-gardisme » et son courage intellectuel. En effet, quelques mois plus tôt, il avait lui-même déclenché un scandale en avançant des idées modernistes sur un sujet tout aussi sensible dans les milieux cléricaux chiïtes : la réforme de l'enseignement religieux supérieur, c'est-à-dire la réforme de Najaf. Sur ce point encore, il était d'accord avec Muhsin al-Amîn qui, au même moment appelait à la réforme des études religieuses. Mais ce dernier le faisait depuis Damas, et dans un ouvrage traitant bien d'autres thèmes, de sorte que ses critiques du système d'enseignement, inspirées de son expérience passée, n'eurent pas d'échos<sup>13</sup>.

12 À Najaf, Muhsin Sharâra s'était déjà fait des ennemis dans les cercles religieux, en apprenant les mathématiques et l'anglais avec des professeurs syriens et libanais, parallèlement à son cursus de sciences religieuses. On l'insultait pour cela, et on lui reprochait son modernisme (*'asriyya*). Le jeune clerc, lui, estimait nécessaire d'apprendre les langues étrangères, ne fût-ce que pour comprendre les livres et les articles sur les Arabes écrits par des Occidentaux<sup>14</sup>. Il effectua d'ailleurs une traduction annotée d'une partie de l'ouvrage de Donaldson, *The Shiite Religion*, qui parut dans la revue *al-'Irfân*<sup>15</sup>.

13 Muhsin Sharâra était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il publia, dans *al-'Irfân*, une série de trois articles intitulée « *Bayna l-fawdâ wa l-ta'lim al-sahîh* » (Entre le désordre et l'enseignement correct)<sup>16</sup>. C'était durant l'été 1928. Le jeune clerc introduisait son propos par une histoire de l'enseignement qu'il faisait remonter à Platon et Aristote, pour s'intéresser ensuite aux deux hauts lieux de l'enseignement islamique, al-Azhar, mosquée-université sunnite du Caire, et

Najaf, ville sainte chiïte d'Irak ; tous deux, après une période de gloire, connurent le déclin. Al-Azhar s'était redressée grâce à la réforme impulsée par Muhammad Abduh ; Najaf, à son tour, avait besoin d'une réforme. De manière très circonstanciée, Muhsin Sharâra brossait un portrait peu flatteur des milieux cultivés traditionnels des villes saintes qui constituaient un frein au changement. Ils maltrahaient les modernistes en les accusant d'impiété, et risquaient ainsi de les faire fuir. Il était pourtant nécessaire, selon le jeune clerc, d'introduire des sciences modernes dans le cursus des sciences religieuses et d'organiser rationnellement l'enseignement... Pour lui, tout était à revoir, de la gestion financière des écoles aux manuels utilisés en passant par les programmes et les examens, inexistantes, qu'il fallait instituer.

14 L'article de Muhsin Sharâra émut tant et si bien les cercles religieux que ceux-ci se partagèrent en deux camps. Dans celui de ses détracteurs, certains ulémas allèrent jusqu'à le déclarer infidèle et à autoriser son meurtre, ce qui l'obligea à se cacher pendant quelque temps. Le camp de ses partisans, beaucoup plus faible, se gonfla, peu à peu, de nouvelles recrues. En outre, les proches compagnons de Muhsin Sharâra prirent la plume, à leur tour, pour dénoncer le désordre des cours et appeler à la réforme de l'enseignement. Ainsi de Husayn Muruwwa dans *al-'Irfân*, puis, quelques années plus tard, de Muhammad Hasan al-Sûrî<sup>17</sup>. Dans les années trente, l'idée de la réforme avait fait son chemin et trouvé des défenseurs qui s'exprimèrent dans la revue irakienne *al-Hâtif*<sup>18</sup>. Il faudra néanmoins attendre longtemps pour qu'un véritable projet aboutisse, en 1958, avec la création d'un Collège de droit musulman (*Kulliyat al-fiqh*).

15 Si des étudiants 'âmilites s'étaient joints à Muhsin Sharâra dans sa campagne pour la réforme, c'est que, non seulement, comme lui, ils avaient à se plaindre du « désordre » (*al-fawdâ*) tant vilipendé par les réformistes, mais aussi parce que, comme lui, ils ne se reconnaissaient plus dans les milieux religieux dont ils étaient issus et auxquels ils appartenaient encore. Certains, comme Muhsin Sharâra, s'emploieront à susciter le changement en demeurant dans la cléricature. D'autres se démarqueront des milieux religieux et renonceront à la cléricature pour se reconvertir dans l'enseignement laïc, tel Muhammad Sharâra. Dans ce mouvement de rupture, d'autres encore rencontreront le marxisme : ainsi de Hâshim al-Amîn, fils du *mujtahid* de Damas Muhsin al-Amîn, qui fut le premier à quitter le turban, ou de Husayn Muruwwa, cité plus haut<sup>19</sup>.

16 À Najaf, dès 1925, ces jeunes clercs s'étaient regroupés en association, la Jeunesse 'âmil-najafite (*al-Shabîba al-'âmiyya al-najafîyya*). Leurs buts étaient alors essentiellement littéraires : ils se proposaient de réfléchir sur la prose et la poésie dans une perspective de renouveau, influencés en cela par des auteurs égyptiens, dont Ahmad Shawqî. Lorsqu'ils regagnèrent le Jabal 'Amil après leurs études, ils reformèrent leurs cercles littéraires qui se déplaçaient de village en village. La revue *al-'Irfân* continua de publier leurs articles ou leurs vers et même, parfois, leurs échanges épistolaires<sup>20</sup>. En 1935, ils fondèrent une autre association, *'Usbat al-adab al-'âmilî* (la Ligue littéraire 'âmilite). Le président et le principal animateur en était 'Alî al-Zayn (m. 1984), qui garda le turban des clercs mais n'exerça pas, à proprement parler, de fonctions religieuses.

17 « La littérature de mes amis était remplie de révolte (*al-thawra*) », se souvient 'Alî al-Zayn (1981). C'était une révolte contre les *zu'amâ'*, les notables et autres propriétaires terriens du Jabal 'Amil, qui spoliaient les paysans : cette nouvelle génération promouvait une certaine idée de la justice sociale, alors que la précédente se contentait du principe de la redistribution des richesses tel qu'il était proposé par l'islam. C'était aussi une révolte contre la puissance mandataire. La nouvelle génération prônait le nationalisme arabe et l'unité avec la Syrie, rejoignant, en cela, le petit noyau que formaient, autour d'*al-'Irfân*, Ahmad 'Ârif al-Zayn, Ahmad Ridâ et Sulaymân Zâhir. Enfin, c'était une révolte contre les ulémas, à qui les jeunes clercs reprochaient leur collusion avec les *zu'amâ'* ; quant à ceux qui s'étaient détournés de la cléricature, ils voyaient les ulémas d'un œil encore plus critique et n'hésitaient pas à s'exposer à l'anathème en chantant le vin et en raillant les turbans dans leurs poèmes, dont certains furent publiés par *al-'Irfân*.

18 Ces jeunes gens, issus des « familles de science » et formés à la manière traditionnelle, à Najaf, s'allièrent avec d'autres qui, eux, avaient effectué des études supérieures à Beyrouth ou à Damas. Ils partageaient les mêmes idées nationalistes et, souvent, les mêmes idéaux de justice sociale, et ils commençaient à s'affilier à des partis politiques de type moderne. Ensemble, ils constituaient un nouvel acteur social, qui allait s'imposer dans la société 'âmilite et prendre sa place sur la scène politique libanaise : les jeunes.

19 La rupture entre les chefs politiques et religieux traditionnels et ces jeunes élites fut

consommée au printemps 1936, quelques mois avant la signature du traité franco-libanais qui devait confirmer les frontières du Liban et le conduire à l'indépendance. Un mouvement de protestation naquit à Bint Jubayl, orchestré par les jeunes du bourg, dont Muhsin Sharâra. Les habitants se soulevèrent à la fois contre le *za'im* local, Muhammad Sa'id Bazzî, et contre la Régie des tabacs ; le *mujtahid* de Tyr, 'Abd al-Husayn Sharaf al-Dîn, tenta de s'interposer mais son autorité n'était plus reconnue pas les jeunes. Le mouvement s'étendit au Liban-Sud et les revendications s'élargirent : on demanda l'unité syrienne. Ahmad 'Ârif al-Zayn organisa pour cela un congrès, en juillet 1936, à Saïda, auquel se rendirent les leaders nationalistes de Tripoli ; des manifestations s'ensuivirent et tournèrent aux émeutes.

20 L'embrasement du Liban-Sud ne put sauver la cause de l'unité syrienne, mise à mal par les deux traités signés entre la France d'un côté, et la Syrie et le Liban, de l'autre, à l'automne 1936. Reste que de nouvelles élites, en tarbouche ou en turban, avaient attaqué l'organisation politique traditionnelle du Jabal 'Amil et appelé à plus de justice sociale. Ils se démarquaient ainsi des réformistes de la génération précédente.

### **Bibliographie**

AL-AMIN, Muhsin, 1998, *Autobiographie d'un clerc chiite du Jabal 'Amil*, traduction de Sabrina Mervin et Haïtham al-Amin, Damas, IFEAD, 217 p.

— 1986, *A'yân al-shfa*, Beyrouth, Dâr al-ta'âruf, 10 vol. + tables.

— 1955 (1375), *al-Durr al-thamîn fi ahamm mâ yajib ma'rifatuhn 'alâ al-muslimîn*, Damas, Matba'at Karam.

— 1929 (1347), *Ma 'âdin al-javâhir wa nuzhat al-khawâtir fi 'um al-awâ 'il wa l-awâkhir*, Saïda, Matba'at al-'Irfân, vol. I.

— sd, *al-Majâlis al-saniyyafimasâ'ib wa manâqib al-'itra al-nabawiyya*, Najaf, matba'at al-Nu'mân 5<sup>e</sup> éd., 5 vol.

— 1928 (1347), *al-Tanzih li-a'mâl al-shabth*, al-'Irfân, Saïda.

ENDE, Werner, 1978, « The Flagellations of Muharram and the Shi'ite 'Ulamâ' », *Der Islam*, 55/1 (mars), p. 19-36.

— « Hibat al-Dîn al-Shahrestânî », *El2*, vol. IX.

GRAN, Peter, 1987 « Islamic Marxism in Comparative History : the Case of Lebanon, Reflections on the Recent Book of Husayn Muruwah », in Barbara Stowasser Freyer éd., *The Islamic Impulse*, Washington, Georgetown University, p. 106-120.

KHALIDI, Tarif, 1981, « Shaykh Ahmad 'Arif al-Zayn and al-'Irfan », in *Intellectual Life in the ArabEast, 1890-1939*, Beyrouth, éd. Marwan Buheiry, American University of, p. 110-124.

AL-KHALÎLÎ, Ja'far, 1963, *Hâkadhâ 'arafuhum*, vol. I, Bagdad, Matba'at al-Zahrâ', 400 p.

AL-KHÂQÂNÎ, 'Alî, 1954, Najaf, *Shuaraal-Ghari*, 12 vol.

MERVIN, Sabrina, 2000, *Un réformisme chiite. Les 'ulamâ' du Jabal 'âmil (Liban-Sud) de la fin de l'Empire ottoman à l'indépendance du Liban*, Paris, Karthala-CERMOC-INALCO, 520 p.

NAEF, Silvia, 1996a, « La presse en tant que moteur du renouveau culturel et littéraire : la revue chiite libanaise al-'Irfân », *Études asiatiques, Repue de la société Suisse-Asie*, L.2., p. 385-397.

— 1996b, « Aufklärung in einem schiitischen Umfeld : die libanesische Zeitschrift al-'Irfân », *Die Welt des Islams*, XXXVI/3 (nov.), p. 265-278.

NAKASH, Yitzhak, 1994, *The Shi'is of Iraq*, Princeton, Princeton University Press, 312 p.

SÂDIQ, 'Abd al-Husayn, 1926-27 (1345), *Simâ' al-sulahâ'*, Saïda, Matba'at al-'Irfân, 82 p.

AL-ZAYN, 1981, 'Alî, *Min dafiâr al-dhikrayât al-janûbiyya*, éd. al-Majlis al-thaqâfi li-Lubnân al-janûbî, Beyrouth, Dâr al-kitâb al-lubnânî, vol. I.

### **Notes**

1 Sur la revue *al-'Irfân*, se reporter à : Khalidi (1981 : 110-124) ; Naef (1996a : 385-397 et 1996b : 278-365).

2 La revue *al-'Ilm*, créée en 1910, à Bagdad, fut la première revue chiite de langue arabe publiée en Irak, les autres périodiques chiites étant alors rédigés en persan. Son fondateur, Hibat al-Dîn al-

Sahraštânî, avait déjà écrit des articles dans *al-'Irfân* lorsqu'il lança *al-'Ilm*, où il comptait défendre ses idées réformistes. Il les défendit si bien qu'il provoqua de vives réactions dans les milieux religieux, fut menacé de mort, et dut s'exiler. Ainsi, sa revue ferma définitivement après deux ans de parution. Cf. al-Amîn (1986 : 261) ; Nakash (1994 : 53) ; Ende (1978 : 222).

3 Voir, par exemple, l'article d'Ahmad Rida dans *al-'Irfân*, « Qu'est-ce que la nation ? » (*Ma hiya al-umma ?*), où l'auteur s'efforce de donner sa conception de la nation (i. e. la nation 'âmilite), 1910 :459-462).

4 La revue avait cessé de paraître durant la Première Guerre mondiale ; elle reparut à la fin de 1920.

5 Sur Muhsin al-Amîn, on pourra se référer à son autobiographie (al-Amîn, 1998).

6 Les clercs chiïtes n'étaient pas nommés par la Porte et n'en dépendaient pas financièrement. Lorsqu'ils avaient besoin d'un clerc, les notables représentant une localité s'adressaient aux *mujtahid-s* de la région, ou bien aux grands maîtres d'Irak qui cautionnaient l'un de leurs élèves auprès d'eux. A charge, ensuite, aux habitants de la localité d'assurer tout ou partie des dépenses du clerc, à qui ils fournissaient, en premier lieu, une habitation.

7 Les chefs spirituels dont les avis étaient suivis par toute la communauté chiïte résidaient dans les villes saintes d'Irak. Néanmoins, Muhsin al-Amîn fut le premier savant 'âmilite — et le seul de sa génération — à rédiger un traité pratique de *fiqh* à l'usage des simples croyants qui faisait de lui un *marja'*, une référence à imiter en matière de préceptes religieux. (...) L'ouvrage, intitulé *al-Durr al-thamîn fi ahamm mâ yajib ma'rifatubu 'alâ l-muslimîn* (*La perle précieuse. Ce que les musulmans doivent savoir*), fut publié en livrets séparés, à partir de 1913, par l'imprimerie al-Taraqî à Damas ; il fut réédité in extenso après la mort de l'auteur, avec les annotations de Muhsin al-Hakîm (m. 1970), le *marja'* de l'époque (Al-Hakîm, 1955).

8 Al-Amîn, *sd*. Le cinquième et dernier volume parut fin 1927.

9 La référence en est aujourd'hui perdue. On peut néanmoins se faire une idée de la teneur des propos de Muhsin al-Amîn en consultant une réplique que fit 'Abd al-Husayn Sâdiq, un clerc d'al-Nabatiyya (Sâdiq, 1926-27) à cet article.

10 L'ouvrage fut réédité en 1973, puis en 1996, sous le titre *Thawrat al-tanzîh*, alors même que le débat sur certains rites interdits par des *mujtahid-s* libanais et iraniens, avait repris (al-Amîn, 1928).

11 Pour plus de détails sur cette affaire et les écrits qui s'y rapportent, voir Ende (1978 : 19-36) ; Mervin, (2000).

12 Cf. les volumes XVI, XVII, XVIII, XXI de la revue *al-'Irfân*, *passim*.

13 Muhsin Al-Amîn, « *Islâh al-madâris* » (La réforme des écoles), (1929, I : 33-39). L'auteur reprit ses critiques en les résumant dans son *Autobiographie* (Al-Amîn, 1998 : 110-111).

14 Deux proches, son cousin Muhammad Sharâra et Mûsâ al-Zayn Sharâra suivaient ces cours d'anglais avec lui, ainsi que le najafite 'Alî al-Khâqânî qui dut bientôt les abandonner, sur ordre de son père (Al-Amîn, IX : 48 ; Al-Khâqânî, 1954, VII : 281-283 ; *id.*, IX : 112).

15 *Al-'Irfân*, vol. XXXI (1945), n° 8 : 354-359 ; n° 9 et 10 : 469-474.

16 *Al-'Irfân*, vol. XVI, n° 1 : 95-100 ; 201-207 ; 331-337.

17 *Al-'Irfân*, vol. XVI, n° 4 : 410-413 (nov. 1928) ; « *Hayât al-tâlib fi l-Najaf* », vol. XXV, n° 3 : 235-237 (juin 1934).

18 Notamment son directeur, Ja'fâr al-Khalîfî, et des étudiants 'âmilites tels Husayn Mutuwwa, Muhammad Sharâra, Muhammad Hasan al-Sûrî, et d'autres (Nakash, 1994 : 262).

19 Husayn Muruwwa devint un auteur marxiste connu. Il publia notamment un gros ouvrage, en deux volumes, *al-Naz'at al-maddiyya fi l-falsafa al-'arabiyya al-islâmiyya*, Beyrouth, 1978. À ce sujet, voir Gran (1987).

20 Cf., par exemple, *al-'Irfân*, vol. XXVIII (1938), *passim*.









